NILS MARANGE
DIGITAL
OPIUM
Une fiction sur ce que les algorithmes
savent de nous avant ceux qui nous aiment.
LA BIBLIOTHÈQUE DU FUTUR

ÉDITION LA BIBLIOTHÈQUE DU FUTUR

Une fiction de Nils Marange
sur ce que les algorithmes savent de nous avant ceux qui nous aiment.

DIGITAL OPIUM
Nils Marange

Chapitre 1

Lou dessinait la main de Mme Chabert au lieu de prendre des notes. Elle avait commencé par l'index, trop long, puis repris l'articulation du pouce, cette petite bosse que la prof faisait apparaître chaque fois qu'elle retenait une page de son livre.

— Lou ?

Elle releva la tête.

Mme Chabert regardait son carnet.

— Je vous passionne à ce point ?

Inès étouffa un rire à côté d'elle.

Lou referma le carnet.

— Désolée.

— Vous me montrerez au moins le résultat.

À la sortie, Inès voulut voir.

— T'es psychopathe. Tu dessines vraiment les mains des gens.

— Elles sont bien, ses mains.

— Samedi, tu viens chez Maëlle ?

Lou acquiesça. Inès parla ensuite de la robe noire que Maëlle voulait lui prêter, puis d'un garçon de terminale, et le sujet disparut.

Dans le bus, Lou ouvrit CENT. Le Fil lui donna un extrait de concert, une recette, un chat qui refusait de descendre d'un réfrigérateur, puis une fille en sweat gris assise contre un mur. Lou allait passer quand elle entendit : « Il y a des jours où j'aimerais ne pas avoir à être moi pendant vingt-quatre heures. Pas mourir. Juste… absence autorisée. »

Elle regarda jusqu'au bout. Revint de quelques secondes, moins pour réentendre la phrase que parce qu'elle avait raté ce

qui venait après. Puis elle passa. Un perroquet criait sur un aspirateur. Lou rit.

À la maison, Thomas était à genoux devant un meuble de cuisine.

— Tu fais quoi ?

— Je répare.

La porte du placard pendait de travers.

— Ça se voit.

— Merci pour ton soutien.

Elle posa son sac, l'aida à tenir la charnière et monta essayer la robe noire. Elle prit trois photos devant le miroir. Sur la première, son épaule paraissait énorme. Sur la deuxième, elle avait le menton rentré. Sur la troisième, elle ne savait pas ce qui la gênait, seulement qu'elle ne l'aimait pas.

Elle effaça les trois.

Au dîner, elle reprit des pâtes. Thomas lui parla d'un chantier où une livraison était arrivée au mauvais endroit. Lou l'écoutait à moitié, répondit au bon moment et débarrassa son assiette.

Plus tard, en travaillant ses maths, elle rouvrit CENT. Le Fil était ordinaire. Une phrase sur fond sombre apparut après plusieurs vidéos sans rapport : « Tu n'es pas fatiguée parce que tu fais trop de choses. Tu es fatiguée de devoir être quelqu'un toute la journée. »

Lou resta assez longtemps pour relire.

La formule lui rappela la fille au sweat gris.

Elle passa.

Un homme essayait d'ouvrir un paquet de biscuits sans réveiller son chien.

Lou baissa le son pour ne pas rire trop fort.

Chapitre 2

Le contrôle de maths se passa moins mal que prévu. Lou obtint douze, Inès treize et Maëlle neuf, ce qui permit à Maëlle de soutenir pendant tout le déjeuner que les mathématiques étaient une construction politique.

Le samedi, avant la fête, Lou essaya la robe noire. Elle se plaça devant le miroir, de face, puis légèrement tournée. CENT lui avait montré la veille une courte vidéo sur les différences entre une photographie et ce qu'on voyait dans une glace : focale, hauteur du téléphone, lumière. Elle l'avait d'abord passée, puis était revenue parce que l'explication était concrète.

Elle déplaça le téléphone de quelques centimètres.

La différence fut assez nette pour la rassurer et l'agacer à la fois.

Thomas passa devant sa porte.

— C'est la robe ?

— Oui.

— Elle est jolie.

— Merci.

Il resta une seconde.

— Téléphone chargé ?

— Oui.

— Je peux t'emmener.

— Je prends le bus.

— D'accord. Si tu changes d'avis, tu m'appelles.

La soirée fut bonne. Vraiment bonne. Lou mangea, dansa, rit jusqu'à en avoir mal au ventre lorsque Maëlle tenta de faire tenir quatre personnes sur une chaise. Elles prirent beaucoup de photos. Lou en aima une immédiatement et détesta une autre sans parvenir à dire pourquoi.

Maëlle publia un groupe d'images.

Les commentaires arrivèrent.

« Lou la robe 🔥 »

Puis quelqu'un écrivit : « pk vous vous mettez toujours de profil sur les photos mdr ».

Lou regarda de nouveau la photographie. Elle était légèrement tournée.

Elle rangea son téléphone.

Plus tard, le Fil lui montra une fille racontant qu'elle supprimait autrefois presque toutes les photos d'elle avant de comprendre qu'elle contrôlait toujours la position de ses bras, de son menton et de ses épaules.

Lou regarda quelques secondes.

Inès lui prit le téléphone des mains.

— Tu récupéreras ta drogue quand tu auras dansé.

— Rends-moi ça.

— Viens.

Lou la suivit.

L'écran s'éteignit dans la main d'Inès avant la fin de la vidéo.

Thomas vint la chercher à une heure trente-sept. Dans la voiture, Lou demanda :

— Tu trouves que tu ressembles pareil sur les photos et dans un miroir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que sur les photos j'ai toujours l'air de quelqu'un qui vient d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Lou rit.

— Sérieux.

— Je sais pas. Pourquoi ?

— Pour rien.

Thomas n’insista pas.

Chapitre 3

Le dimanche matin, la robe noire était encore sur la chaise. Lou parcourut les photos de la veille en attendant que Thomas finisse les pancakes.

Une image la retint. Elle était assise, un biscuit à la main, le tissu de la robe plié à la taille. Elle agrandit, réduisit, agrandit encore.

— Tu viens ?

Lou verrouilla l'écran.

— J'arrive.

Elle mangea deux pancakes, puis accompagna Thomas acheter des étagères pour le garage. Dans le rayon des miroirs de salle de bains, elle aperçut son reflet en marchant. Son corps n'avait rien à voir avec l'image qu'elle venait d'examiner. Cette différence la contraria davantage que la photo elle-même.

Sur le trajet du retour, CENT lui montra une créatrice comparant plusieurs jeans de même taille dont les mesures variaient fortement. La conclusion était simple : garder ce qui permettait de respirer et cesser de traiter une étiquette comme un verdict.

Lou posa un cœur.

L'après-midi, elle monta les étagères avec Thomas. Il affirma qu'elles penchaient. Lou posa un niveau dessus.

— Elles sont droites.

— Donc le garage est de travers.

— Bien sûr.

— Maison mal construite.

— Tu dis ça parce que t'as perdu.

Ils y passèrent presque deux heures.

Plus tard, CENT lui proposa une vidéo d'une femme assise puis debout devant le même miroir. Elle montrait comment un corps changeait de forme selon la position et disait qu'un corps n'était pas censé ressembler à une photographie choisie vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Lou regarda jusqu'au bout. Elle consulta le profil, puis revint au Fil.

Un chien courait après son propre harnais.

Le soir, elle fit ses devoirs avec Inès en appel vidéo. Avant de dormir, une publication évoqua les gens qui repoussaient le sommeil parce que la nuit était le seul moment où personne n'attendait rien d'eux. Lou pensa brièvement à la fille au sweat gris.

Elle lut quelques commentaires, puis posa le téléphone.

Le lundi matin, elle avait oublié la phrase.

Chapitre 4

La semaine suivante fut banale. Lou eut onze en maths et quatorze en français. Mme Chabert écrivit « sensible et bien conduit » au bas de sa dissertation, puis surprit Lou en train de dessiner sa main une seconde fois.

— Vous êtes douée, dit-elle en regardant le carnet. Écoutez quand même.

À la cantine, Camille fit rire toute la table en imitant le professeur d'EPS, qu'elle reproduisait avec une précision inquiétante. Elle raconta ensuite qu'elle voulait apprendre à conduire uniquement pour pouvoir klaxonner les gens qui mettaient trop longtemps à démarrer au feu vert.

Lou ne l'avait jamais trouvée aussi drôle.

Plus tard, dans les toilettes, Camille tira sur le bas de son pull.

— Ça me grossit ?

— Non.

— J'ai trop mangé ce week-end.

Lou haussa les épaules.

— Ton pull va bien.

Camille passa immédiatement à autre chose et lui demanda les réponses de l'exercice de sciences.

Le soir, Thomas préparait une omelette en regardant une vidéo de chantier.

— Et après tu me dis de lâcher mon téléphone.

— Formation professionnelle.

— C'est un gars qui tombe d'une échelle.

— Retour d'expérience.

Lou avait mangé des biscuits en rentrant et dit qu'elle n'avait pas très faim. Thomas demanda seulement si elle mangerait plus tard.

Elle monta travailler.

CENT lui montra surtout des dessins et de l'humour. Un contenu sur la relation à la nourriture retint son attention quelques secondes : une femme expliquait qu'elle avait cru être « disciplinée » alors que son apparence occupait simplement trop de place dans ses pensées. Lou ouvrit les commentaires, vit quelqu'un écrire que personne n'avait rien remarqué parce qu'elle continuait à manger avec ses amis, puis referma.

Elle envoya à Thomas une vidéo de chien.

Une heure plus tard, il cria depuis le bas :

— Tu veux ton omelette ou je la mange ?

Lou réalisa qu'elle avait faim.

— J'arrive !

Elle mangea l'omelette et les pommes de terre.

Le vendredi, elle publia sur CENT le dessin de la main de Mme Chabert. Thomas le regarda longtemps.

— C'est vraiment toi qui fais ça ?

— Non, j'ai payé quelqu'un.

— Très rentable.

Le dessin reçut davantage de réactions que la dernière photo qu'elle avait publiée d'elle-même. Lou en fut contente et légèrement honteuse d'en être contente.

Le lendemain matin, en cherchant son téléphone dans la salle de bains, elle poussa du pied la balance qui gênait l'ouverture d'un tiroir.

Elle prit son téléphone et descendit déjeuner.

Le mercredi précédent, Lou avait attendu vingt-deux minutes sous l'abribus parce qu'un accident bloquait la route. Inès lui envoyait des photographies d'un contrôle de géographie qu'elle prétendait avoir « retrouvé par hasard » sur le bureau d'une élève de l'autre classe. Lou lui répondit qu'elle finirait en prison avec Camille, puis rangea son téléphone. Une vieille dame tenait un sac de courses contre ses genoux. Deux garçons se disputaient pour une place assise. La pluie faisait une ligne noire au bas du jean de Lou.

Elle sortit son carnet et dessina le sac de la vieille dame. Pas la dame, seulement le sac : les anses trop longues, une baguette qui dépassait, le coin d'une boîte d'œufs. Lorsque le bus arriva enfin, elle avait oublié de vérifier CENT depuis presque une demi-heure. Elle s'en aperçut en montant, comme on s'aperçoit qu'on a laissé une lumière allumée dans une pièce qu'on vient de quitter, puis pensa à autre chose.

Le soir, Thomas trouva le dessin sur la table. Il demanda pourquoi elle avait dessiné un sac de courses. Lou répondit qu'elle n'en savait rien. Il dit que c'était une excellente raison et alla chercher le sel. Elle conserva la feuille.

Chapitre 5

Julien Morel arriva au bureau avec vingt-trois minutes de retard et une tache de chocolat sur sa chemise.

Sonia Benamar leva les yeux.

— Chaussettes ?

— Gourde. Puis chaussures. Puis refus de la veste.

Alice avait six ans et une conception très précise des vêtements acceptables.

Julien travaillait chez CENT depuis quatre ans. Avant cela, il avait amélioré un moteur de recherche pour un site de vente de

produits ménagers, métier qu'il décrivait comme moins glamour mais parfois plus simple : quelqu'un qui cherchait une serpillière voulait généralement une serpillière.

Chez CENT, les intérêts changeaient en permanence.

Ce matin-là, Julien examinait un test destiné à introduire davantage de diversité dans les recommandations. Les résultats n'étaient pas bons. Les sessions diminuaient, surtout le soir et chez les utilisateurs les plus engagés.

Une réunion sur la rétention nocturne commença sans lui ; lorsqu'il entra, quelqu'un cherchait encore la bonne version de la présentation.

Sonia lui fit une place.

Une phrase apparut sur l'écran : « Les sessions à tonalité émotionnelle négative présentent une durée médiane supérieure dans plusieurs cohortes jeunes. »

— « Négative », ça veut dire quoi ? demanda Julien.

La réponse prit plus de temps que prévu.

Ruptures, deuil, solitude, anxiété, conflit familial, image corporelle, échec scolaire, colère, art triste. La catégorie était assez large pour ne presque rien dire seule.

Sonia demanda si l'effet persistait le lendemain.

Personne ne savait.

— On peut regarder les séquences, dit-elle. Pas seulement la catégorie.

Plus tard, elle reconstruisit des trajectoires agrégées. La plupart restaient variées. Une petite partie se concentrait progressivement autour de quelques territoires émotionnels, surtout le soir.

— C'est petit, dit Julien.

— Stable depuis trois semaines.

Ils ne savaient pas encore si les utilisateurs cherchaient eux-mêmes ces contenus ou si le Fil resserrait progressivement ses propositions après quelques réactions.

Julien créa un ticket.

Analyse séquentielle — recommandations émotionnelles / cohortes mineures

Le système attribua automatiquement la référence R-42.

Sonia regarda l’écran.

— Quarante-deux. On a déjà la réponse.

— Il manque la question.

À dix-sept heures, Julien ferma son ordinateur. Il devait récupérer Alice et acheter du lait.

R-42 resta au milieu d’une liste comprenant aussi un problème de cache, un test publicitaire et une erreur de traduction.

Chapitre 6

R-42 changea trois fois de définition en deux semaines.

Sur le tableau blanc, Sonia avait écrit : « À partir de quand un intérêt devient-il un intérêt ? » Quelqu'un avait ajouté dessous : « Quand il paie son loyer. »

Ils commencèrent par éliminer les cas les plus simples : comptes ayant déjà suivi les créateurs concernés, recherches explicites, historique fort dans la catégorie. Puis ils regardèrent ce qui se passait après un premier signal faible.

Le schéma revenait souvent. Une vidéo apparaissait par exploration. Sans réaction, le thème disparaissait. Avec une réaction modérée, il revenait plus tard. Plusieurs signaux concordants rapprochaient les contenus suivants et réduisaient peu à peu la diversité.

Pris séparément, aucun de ces mouvements n'avait quoi que ce soit d'exceptionnel dans un système de recommandation.

— C'est exactement ce qu'on lui demande de faire, dit Julien.

— Oui.

Sonia ne prononça pas la phrase comme une accusation.

Les catégories émotionnelles semblaient seulement se concentrer plus vite dans certaines sessions, particulièrement autour de l'image corporelle et de la détresse personnelle.

Ils présentèrent le résultat à une juriste et à une personne de l'équipe bien-être. La réunion commença avec dix minutes de retard parce que la salle avait été réservée deux fois.

— Ne dites pas « vulnérabilité » dans le rapport, demanda la juriste. Vous observez un comportement de consommation, pas un état mental.

Personne ne contesta.

Le problème suivant fut le contenu lui-même. Beaucoup de vidéos ne violaient aucune règle. Parler de solitude, de corps ou d'anxiété n'était pas interdit. Certaines étaient même manifestement utiles.

Sonia cartographia les voisinages entre catégories. Image corporelle, vêtements, confiance, photographie, habitudes alimentaires : les frontières étaient poreuses.

Un après-midi, une trajectoire attira leur attention. Humour, école, musique, dessin, animaux, puis vêtements, apparence et image corporelle. Aucune recherche explicite. Rien qui permette de raconter une histoire sur la personne.

Julien la regarda un moment.

— Elle n'a rien demandé.

— On ne sait même pas si c'est une fille.

— Je sais.

Ils prolongèrent l'analyse de deux semaines.

Julien partit avant Sonia. Dans l'ascenseur, il pensa à cette trajectoire anonyme, puis à la liste de courses que sa femme lui avait envoyée.

Il oublia presque R-42 avant d'arriver au parking.

Chapitre 7

Inès demanda à Lou de dessiner le garçon de terminale qu'elle aimait.

— Deux euros d'acompte.

— Je veux pas de ton argent.

— Artiste maudite.

Lou prit quand même la photographie.

Camille, assise à côté d'elles, affirma qu'elle pouvait servir d'agent et prendre trente pour cent. Puis elle imita Mme Chabert en train de négocier un contrat jusqu'à ce que Maëlle lui lance une gomme.

À la maison, Thomas regarda le portrait prendre forme.

— Tu devrais essayer des cours.

— Pourquoi ?

— Parce que tu aimes ça.

— Ça suffit pas ?

— Si.

Il repartit.

Lou termina le dessin. Elle avait d'abord effacé un bouton sur le visage du garçon, puis l'avait remis. Sans lui, ce n'était plus vraiment lui.

Inès répondit :

MAIS WTF

puis :

c lui

Le soir, CENT lui proposa plusieurs tutoriels de dessin. Pour une fois, Lou eut la sensation très nette que le Fil lui rendait service. Elle apprit à construire une ombre sur une joue et enregistra une vidéo sur les mains.

Plus tard, les contenus dérivèrent vers la photographie, les filtres et la manière dont on se percevait à l'écran. Lou en passa la plupart.

À minuit, elle décida de dormir.

À zéro heure trente-huit, elle était encore éveillée.

Elle n'aurait pas su raconter ce qu'elle avait regardé. Quelques dessins, de la musique, des gens parlant de la nuit comme du seul moment où personne n'attendait rien d'eux.

Le lendemain, Thomas lui demanda à quelle heure elle s'était couchée.

— Minuit.

Le mensonge lui parut trop petit pour mériter ce nom.

— Essaie plus tôt ce soir.

— Oui.

Dans le bus, CENT lui envoya une notification « Pour bien commencer la journée ». Elle ouvrit.

Un chien essayait de transporter un coussin deux fois plus large que lui.

Lou rit et l'envoya à Thomas.

Chapitre 8

Le jeudi, Lou s'endormit quelques secondes en sciences.

Inès la poussa du coude.

— Très discret.

À midi, Camille raconta l'histoire d'un homme qui s'était trompé de groupe de discussion et avait envoyé une photographie de sa tondeuse à toute son équipe de travail. Elle riait tellement de sa propre histoire qu'elle dut reprendre son souffle.

Plus tard seulement, Lou remarqua qu'elle avait laissé une partie de son déjeuner.

Elle remarqua surtout qu'elle l'avait remarqué.

Cette pensée l'agaça.

Après les cours, Mme Chabert lui rendit son carnet oublié. Sous un dessin inachevé, elle avait écrit : « Finissez celle-ci. »

Lou acheta un carnet à papier épais avec une partie de l'argent qu'elle gardait depuis Noël.

Le soir, Thomas rentra tard. Lou mangea du pain et du fromage en dessinant, puis CENT lui montra une artiste représentant son propre ventre dans plusieurs positions. La légende disait : « Le même corps, cinq minutes, cinq formes. »

Lou trouva l'idée bonne.

Elle se plaça devant son miroir pour essayer de dessiner ce qu'elle voyait. Assise, puis debout. Elle recommença une troisième fois sans dessiner.

Thomas entra en frappant.

— C'est nouveau ?

— Le carnet ?

— Les dessins.

Lou haussa les épaules.

— J'essaie.

Il regarda sans commentaire particulier.

— J’ai fait des œufs. Tu en veux ?

— Non.

Il repartit.

Quelques minutes plus tard, Lou entendit l’assiette posée en bas et sentit son ventre se contracter.

Elle descendit.

— Finalement.

— J’avais prévu.

— Menteur.

Elle mangea l’omelette pendant que Thomas racontait sa journée.

Le lendemain, Camille lui demanda si elle avait les réponses de sciences. Lou les lui envoya.

La semaine continua sans prendre la forme d'un avertissement.

Au début de février, l’atelier proposé par Thomas resta trois semaines dans les favoris du navigateur de Lou. Elle ouvrait parfois la page, regardait les horaires, refermait. Ce n’était pas de la peur. Plutôt la gêne d’entrer dans un endroit où tout le monde saurait probablement déjà dessiner mieux qu’elle. Inès lui dit qu’elle réfléchissait trop et proposa de l’accompagner, avant de reconnaître qu’elle n’avait aucune envie de passer deux heures à dessiner une cafetière.

Un samedi, Lou et Thomas allèrent au marché. Il voulait acheter des vis dans une quincaillerie voisine et elle l’accompagna surtout parce qu’il avait promis des churros. Ils croisèrent une femme qui peignait de petites aquarelles devant un étal de fleurs. Lou resta quelques minutes à regarder comment elle laissait des zones de papier blanc au lieu de tout remplir. Thomas attendit sans commenter. Ce fut seulement dans la voiture qu’il demanda si elle avait envie d’essayer l’atelier. Lou répondit : « Peut-être. » Il ne transforma pas le peut-être en rendez-vous.

Sur CENT, pendant ce temps, les recommandations continuaient à mélanger ce qu’elle choisissait et ce qu’elle n’aurait jamais pensé chercher. Une vidéo sur les ombres lui apprit quelque chose. Une autre sur la posture lui donna envie de vérifier la sienne dans la vitre du bus. Trois contenus plus tard, un homme fabriquait une table avec une porte récupérée. Lou resta pour voir s’il allait réussir. Le Fil n’avait pas une seule direction ; c’était précisément ce qui le rendait difficile à raconter.

Chapitre 9

Julien regardait un écran blanc sur lequel CENT demandait : « Vous consultez des contenus émotionnellement difficiles depuis un moment. Souhaitez-vous faire une pause ? »

— On dirait une punition, dit-il.

Ils testaient quatre familles d'intervention : message visible, diversification silencieuse, ralentissement des recommandations trop proches et accès plus direct à des ressources pour des signaux plus spécifiques.

Aucune ne gagnait proprement.

Le message visible interrompait certaines sessions mais provoquait aussi des retours rapides et des réactions hostiles. La diversification réduisait parfois la concentration ; parfois l'utilisateur revenait lui-même vers le sujet. Les ressources étaient peu ouvertes.

Les vacances scolaires brouillèrent une partie des résultats.

Au cours d'une réunion, quelqu'un demanda s'ils cherchaient à réduire des contenus dangereux.

— Pas exactement, répondit Sonia. Beaucoup ne sont pas dangereux seuls.

Léa Fournier, qui travaillait avec des créateurs européens, fit remarquer qu'une catégorie « image corporelle » contenait aussi des comptes d'acceptation de soi et de rétablissement.

— Si vous ralentissez tout, vous pouvez enlever ce qui aide avec ce qui fait du mal.

Julien nota la phrase.

Ils revinrent à l'idée d'une trajectoire individuelle. Peut-être que le signal utile n'était pas le thème, mais le fait qu'un comportement change soudainement par rapport aux semaines précédentes.

Claire Dumas, côté juridique, leva les yeux.

— Là, vous changez de sujet.

— Pourquoi ?

— Parce que pour savoir que quelqu'un change, il faut d'abord définir ce qui est habituel pour lui.

Le silence dura juste assez longtemps pour que quelqu’un consulte l’heure.

Ils décidèrent de ne rien déployer et de construire seulement un prototype de score.

Le rapport R-42 atteignit vingt-sept pages.

Sa conclusion tenait en moins d’une.

Chapitre 10

Antoine Perrin arriva avec cinq minutes de retard, posa un ordinateur couvert d'autocollants sur la table et demanda :

— Qu'est-ce qu'on essaie exactement d'empêcher ?

Julien avait imaginé Revenue Strategy autrement.

La réunion fut moins propre que prévu. Une personne n'avait pas reçu la dernière version du document. Une autre dut partir avant la fin. Pendant plusieurs minutes, ils discutèrent de deux chiffres provenant de périodes différentes avant de s'en apercevoir.

Claire ramena la conversation à la question centrale.

Le prototype ne pouvait pas conclure qu'un utilisateur était triste, dépressif ou en danger. Il pouvait seulement mesurer l'écart entre son usage récent et son usage antérieur.

Sonia présenta les variables : horaires, durée, répétition de certaines catégories, vitesse de passage, retours, interactions.

Claire demanda ce qui n'était pas utilisé.

Pas de messages privés. Pas de brouillons. Pas de microphone, de caméra ou d'historique extérieur à CENT.

— Et l'utilisateur sait qu'on compare son comportement actuel à son comportement passé ? demanda Léa.

Personne ne répondit immédiatement.

Antoine intervint plus tard sur l'impact économique. Une intervention ciblée pouvait finalement coûter moins qu'une modification générale du Fil. Moins d'utilisateurs touchés, moins d'effet sur les créateurs et la publicité.

— Pour une fois, dit Sonia, sécurité et revenus peuvent être d'accord.

— Profitons-en avant que ça change, répondit Antoine.

Le prototype produisit rapidement des absurdités. Un vendredi soir ressemblait à une dégradation comportementale. Une semaine d'examens aussi. Une mise à jour de jeu provoqua des milliers de sessions nocturnes inhabituelles.

Ils corrigèrent.

Une trajectoire anonyme revint plusieurs fois dans leurs analyses : humour, école, musique, dessin, animaux, puis davantage de vêtements, d'apparence et d'image corporelle. Les nuits devenaient parfois plus longues avant de revenir à la normale.

Avec un seuil prudent, le compte n'était pas retenu.

Avec un seuil bas, il apparaissait au milieu d'une population énorme.

Sonia regarda la courbe.

— Pour savoir si quelque chose change chez quelqu'un, il faut savoir à quoi ressemble cette personne quand tout va bien.

Julien pensa à Alice. Il connaissait les céréales qu'elle préférait, le bruit qu'elle faisait en dormant lorsqu'elle était enrhumée et les chaussettes qu'elle refusait parce qu'elles grattaient.

CENT ne connaissait pas l'adolescente de la courbe.

Il connaissait pourtant déjà une partie de ses habitudes.

R-42 continua de grossir sans devenir plus certain. Julien le constata un lundi matin en découvrant dix-sept commentaires nouveaux sur le document partagé, dont quatre demandaient des définitions déjà présentes deux pages plus haut. Il répondit aux deux premiers, renonça aux suivants et alla chercher un café. Sonia était devant la machine avec un gobelet vide à la main.

— Elle est en panne ? demanda-t-il.

— Non. J'attends qu'elle se décide à reconnaître que j'existe.

La machine finit par afficher « bac plein ».

— Voilà. Elle me connaît mieux que R-42.

Ils vidèrent le bac eux-mêmes parce que personne ne savait qui devait le faire.

Ce genre de journée empêchait Julien de croire qu'ils étaient en train de construire une grande réponse à quoi que ce soit. À onze heures, ils discutaient de vulnérabilité et de seuils d'intervention ; à onze heures quarante, il cherchait pourquoi une requête mettait deux secondes de trop à répondre sur certains téléphones Android. À midi, Alice lui envoya depuis le téléphone de sa mère une photographie d'un escargot. Il répondit par un cœur et retourna à une courbe anonyme.

Chapitre 11

Le vendredi, Camille vola les clés du gymnase.

Ce fut du moins la version qui circula pendant vingt minutes. En réalité, elle les avait trouvées sur un banc, glissées dans sa poche pour les rapporter après le cours et oubliées.

— Je vais en prison, annonça-t-elle.

Inès lui conseilla de quitter le pays. Maëlle proposa de vendre son histoire à une plateforme. Lou demanda à voir l'objet du crime.

Elles rendirent les clés au secrétariat, puis Camille passa le déjeuner à imiter le professeur d'EPS les cherchant dans toutes les poches de son survêtement.

Le samedi, Thomas emmena Lou acheter des chaussures. Ils mangèrent dans une brasserie. Il lui montra l'adresse d'un atelier de dessin.

— Tu peux essayer une séance. Si ça te gonfle, tu n'y retournes pas.

Lou regarda les photographies.

— Peut-être.

L'après-midi, elle dessina sa vieille basket avant de la jeter. Le dessin ne servait à rien. Elle passa presque une heure sur la colle séchée autour de la semelle et les plis du tissu, prit une photo, puis ne la publia pas.

Le soir, elle retrouva Inès, Maëlle et Camille au cinéma. Le film était mauvais, donc la soirée fut excellente. Elles finirent dans un fast-food. Inès avoua avoir montré au garçon de terminale le portrait dessiné par Lou.

— Il a demandé qui l'avait fait.

Lou sentit ses joues chauffer.

— Et t'as dit quoi ?

— Ton nom.

Thomas vint la chercher vers vingt-trois heures. Dans la voiture, Lou raconta l'histoire en essayant de paraître indifférente.

— Il a demandé mon nom.

— Ah.

— Quel "ah" ?

— Numéro trois.

Elle rit.

Le dimanche, en dessinant, Lou transforma un visage raté en fille assise dans un train. Elle ajouta une fenêtre, des pylônes et un reflet presque effacé dans la vitre.

Elle prit une photographie et ouvrit CENT.

Elle essaya plusieurs légendes, les effaça, puis écrivit :

Parfois j'aimerais juste voir combien de temps il faudrait avant qu'on remarque que je suis plus là.

Elle envisagea d'ajouter qu'elle ne parlait pas de mourir, mais la précision rendait la phrase plus grave qu'elle ne l'était dans sa tête.

Thomas cria depuis le bas :

— Tu veux manger quoi ?

— Des pâtes !

Lou regarda une dernière fois le dessin.

Puis elle appuya sur Publier.

Chapitre 12

Le dessin reçut quelques réactions.

Inès écrivit :

pk t’as écrit ça

Lou répondit :

bah pour le dessin

Après un échange bref, Inès demanda si ça allait. Lou répondit par une plaisanterie. La conversation passa à autre chose.

À quinze heures quarante-deux, la publication entra dans un traitement automatique de CENT sans lien avec R-42.

Le dessin ne posait presque aucun problème. La légende davantage. Plusieurs modèles détectèrent une référence ambiguë à la disparition et à la détresse. Le contenu ne franchissait pas le seuil de suppression ni celui d’un examen humain immédiat.

Il fut maintenu en ligne, mais sa recommandation fut réduite auprès de certaines audiences considérées comme plus vulnérables.

Lou ne reçut aucune notification.

Le lundi, Julien et Sonia rencontrèrent l’équipe sécurité pour comprendre quelles protections existaient déjà.

Élodie partagea un schéma.

— Il faut distinguer le contenu, l’audience et l’auteur.

Un contenu pouvait rester autorisé tout en étant moins recommandé. Une audience pouvait bénéficier de protections supplémentaires. L’auteur, lui, ne recevait une intervention que lorsque d’autres seuils étaient atteints.

— Donc on peut considérer un contenu assez préoccupant pour éviter de le montrer à certaines personnes sans agir auprès de celle qui l’a publié ? demanda Sonia.

— Oui.

— C’est bizarre.

Élodie réfléchit.

— Présenté comme ça, oui. Mais ce sont deux décisions avec deux conséquences différentes. Si on se trompe sur une recommandation, on montre moins une publication. Si on intervient auprès d’une personne, on prétend déjà quelque chose sur sa situation.

Julien comprenait la logique.

C’était ce qui le gênait.

Le mardi, Lou essaya l’atelier de dessin. Le professeur posa une vieille cafetière sur une table et lui expliqua que l’anse était trop haute, que l’ellipse du couvercle était fausse et que l’ombre devait être plus sombre.

Il ne lui demanda pas ce qu’elle ressentait.

Lou adora ça.

Sur le chemin du retour, elle pensa au dessin du train. Elle n’avait presque pas regardé ses statistiques.

Une fois chez elle, elle vit le commentaire d’Inès :

toujours là du coup ?

Lou répondit :

malheureusement

Inès posa un cœur.

Lou sortit son carnet pour montrer la cafetière à Thomas.

Après l'atelier du mardi, Lou et Zoé prirent l'habitude de marcher ensemble jusqu'à l'arrêt de bus. Zoé parlait beaucoup quand elle était fatiguée. Elle pouvait passer d'un professeur qu'elle détestait à la peinture flamande, puis à la question de savoir pourquoi les distributeurs de boissons refusaient toujours sa carte. Lou l'écoutait en dessinant parfois mentalement ses mains, longues et toujours occupées à remettre une mèche derrière son oreille.

Une semaine, Rémi leur demanda de dessiner sans gomme. Lou protesta. Il posa toutes les gommes dans une boîte en plastique et la plaça derrière son bureau comme s'il confisquait des téléphones. Lou rata le bec d'une théière au bout de trois minutes et passa le reste de la séance à composer avec l'erreur. À la fin, le dessin lui plut davantage que plusieurs feuilles plus propres.

— Tu vois, dit Rémi.

— Je vois surtout que le bec est faux.

— Il est faux. Et le dessin tient quand même.

Lou roula des yeux, mais elle conserva la feuille.

À la maison, Thomas traversait lui aussi une période ordinaire. Son chantier prenait du retard parce qu'un sous-traitant avait livré des fenêtres aux mauvaises dimensions. Il rentrait parfois agacé, posait ses clés trop fort, puis s'excusait alors que Lou n'avait rien dit. Un jeudi, ils commandèrent des pizzas parce qu'aucun des deux n'avait envie de cuisiner. Lou mangea devant une émission où des gens restauraient une ferme. Thomas s'endormit avant la fin avec ses lunettes sur le nez.

Lou le photographia et envoya l'image à Inès. Elle n'eut pas l'idée de la publier. Ce détail n'avait aucune importance et personne ne le conserva, sauf le téléphone d'Inès pendant quelques semaines.

Il y eut aussi une journée où Lou ne supporta personne. Maëlle parlait trop fort, Inès lui demanda trois fois si elle venait samedi, Camille mâchait un chewing-gum qui claquait. Lou rentra avec l'impression que le monde entier s'était rapproché de dix centimètres. Elle posa son sac, ferma les volets et dormit jusqu'à dix-neuf heures. Quand Thomas frappa, elle répondit qu'elle voulait rester seule. Il demanda seulement si elle mangerait plus tard.

À vingt heures trente, elle descendit en chaussettes. Thomas avait gardé une assiette au four. Il ne lui demanda pas ce qui s'était passé. Lou lui raconta elle-même que Maëlle l'avait énervée pour rien, puis reconnut qu'elle avait probablement été insupportable aussi. Thomas lui parla d'un chef de chantier qui avait réussi à commander quarante poignées de porte du mauvais modèle. Ils comparèrent leurs journées comme deux catastrophes de dimensions différentes.

Le lendemain fut bon. Lou eut seize en français, passa vingt minutes avec Inès devant une vitrine sans rien acheter et dessina dans le bus un homme endormi dont la tête tombait à chaque virage. CENT lui montra surtout de la musique et un tutoriel de perspective. Elle ne pensa pas à la veille.

C'est ainsi que les semaines passaient : aucune ne confirmait entièrement la précédente. Les nuits trop longues alternaient avec des nuits où Lou s'endormait avant onze heures. Certains jours, son reflet lui déplaisait ; d'autres, elle sortait sans y penser. Il lui arrivait de rester quarante minutes sur CENT et d'en ressortir plus légère parce qu'elle avait ri, ou au contraire avec une fatigue qu'elle n'aurait pas su attribuer à une vidéo précise. Elle ne tenait aucun registre de ces différences. Personne n'en tenait autour d'elle.

Chapitre 13

En mars, Lou apprit à dessiner du verre.

Depuis cinq semaines, elle allait presque tous les mardis à l'atelier. Elle connaissait Zoé, qui préparait un dossier pour une école d'art, Michel, retraité d'une lenteur impressionnante, et Rémi, le professeur, qui disait rarement qu'un dessin était réussi. Il disait qu'il « tenait ».

Ce mardi-là, le bocal de Lou tenait.

Sa vie, elle, ne suivait aucune ligne propre.

Elle eut treize en sciences, seize en français, rata une interrogation d'histoire, dormit dix heures un vendredi, passa un dimanche sans presque toucher à CENT et une autre soirée à y perdre quarante-cinq minutes sans pouvoir raconter ensuite ce qu'elle avait regardé.

Le Fil contenait toujours du dessin, des animaux, de la musique et de l'humour. D'autres territoires revenaient davantage : fatigue, discipline, solitude, corps, impression d'être en retard sur sa propre vie. Rien qui, pris seul, ait paru extraordinaire.

Un lundi fut mauvais sans raison suffisante. Bus raté, remarque d'une prof, dispute entre Inès et Maëlle. Dans le bus du retour, une vidéo parlait des journées où chaque conversation demandait plus d'énergie qu'on n'en avait. Lou resta jusqu'à la fin.

Le lendemain, tout allait mieux.

Camille annonça qu'une affiche de cinéma récupérée gratuitement valait onze euros sur Internet et qu'elle était désormais investisseuse. Lou passa une bonne soirée à l'atelier malgré un dessin raté.

Quelques semaines plus tard, Thomas frappa à sa porte avant d'aller courir.

— Ça va ?

— Oui.

— D’accord.

Lou sentit pourtant l’agacement.

— Tu fais cette tête.

— Quelle tête ?

— Celle où tu vas me demander trois fois.

Thomas recula.

— Je t’ai demandé une fois.

Après son départ, Lou lui envoya :

dsl suis crevée

Il répondit :

je sais ❤️

Elle dormit vingt minutes.

À son réveil, la chambre était sombre. Elle ouvrit CENT. Les mots variaient mais plusieurs contenus occupaient le même territoire : fatigue, silence, envie qu’on cesse de demander ce qui n’allait pas.

Lou ne pleurait pas. Elle n’aurait même pas su dire si elle était triste.

À table, elle mangea avec Thomas et regarda avec lui une émission sur de vieilles maisons.

Avant de dormir, elle relut la légende du dessin du train.

Elle ne la modifia pas.

Deux semaines plus tard, Thomas reçut un appel à 14 h 18.

Il était sur un chantier et faillit ne pas répondre.

Il entendit le prénom de Lou, le mot hôpital, puis plusieurs phrases qu’il ne parvint pas à retenir.

— Elle est vivante ?

— Oui.

Thomas demanda l’adresse alors qu’on venait de la lui donner. Il l’écrivit sur sa main.

À l’hôpital, le sac de Lou était posé sur une chaise. Ses nouvelles baskets étaient dessous.

Thomas les reconnut avant de voir sa fille.

L’encre de l’adresse commençait déjà à s’effacer dans sa paume.

Le matin de l'appel, Thomas avait commencé par une dispute à propos d'un camion garé au mauvais endroit. À dix heures, il avait bu un café froid. À midi, il avait envoyé à Lou un message pour lui demander si elle mangeait à la maison le soir. Elle avait répondu par un pouce levé. Il n'avait rien trouvé d'étrange à cette réponse.

À 14 h 18, son téléphone vibra dans la poche de son gilet. Il vit un numéro qu'il ne connaissait pas et laissa sonner deux fois avant de décrocher. Pendant les premières secondes, il continua à regarder un plan posé sur le capot d'une voiture. Puis il entendit le prénom de Lou.

Il s'éloigna des autres sans savoir où aller. Le chantier était ouvert de tous côtés, plein de bruits de métal et de moteurs. Il finit derrière un bungalow préfabriqué, face à une benne remplie de morceaux d'isolant. La personne au téléphone répéta l'adresse de l'hôpital. Thomas chercha un stylo, n'en trouva pas, demanda à un ouvrier qui passait et écrivit sur sa paume.

Dans la voiture, il appela deux fois le même numéro sans s'en rendre compte. Au premier feu rouge, il voulut écrire à Lou. Il tapa « J'arrive », puis effaça. Il ne savait pas si elle avait son téléphone, si elle pouvait le lire, ni ce que ces deux mots pouvaient bien vouloir dire.

Le parking de l'hôpital était presque plein. Thomas se gara trop loin, courut jusqu'à l'entrée, revint à la voiture parce qu'il avait oublié son portefeuille, puis repartit en marchant cette fois. À l'accueil, on lui demanda de répéter le nom de famille de Lou. Sa voix lui parut appartenir à quelqu'un d'autre.

Dans le couloir, il attendit onze minutes. Il les compta parce qu'une horloge était en face de lui. Une femme faisait rouler lentement un distributeur de linge. Un homme téléphonait près d'une fenêtre et disait qu'il serait en retard. Deux infirmières

parlèrent d'un repas qu'elles avaient commandé. Thomas découvrit avec colère que l'hôpital continuait à être un lieu ordinaire alors que le monde venait de changer de forme.

Lorsqu'on le conduisit enfin jusqu'à Lou, il remarqua d'abord ses chaussures sous la chaise. Il les avait achetées avec elle. Elle avait hésité entre deux couleurs pendant vingt minutes et fini par choisir celles qu'il préférait le moins. Ce souvenir, parfaitement inutile, lui revint avec une netteté insupportable.

Après leur premier échange, le silence dura. Thomas regarda le drap, la fenêtre, une prise électrique, tout ce qui lui permettait de ne pas examiner le visage de sa fille comme s'il devait y trouver une explication. Lou finit par tendre la main vers le verre d'eau. Thomas voulut le lui donner, mais elle l'avait déjà pris.

— Papa.

— Oui ?

— Arrête de me regarder.

Il baissa les yeux.

— Désolé.

— Je voulais pas dire…

— Je sais.

Il ne savait pas, mais cette réponse était la seule qui ne demandait rien à Lou.

Plus tard, dans le couloir, la médecin lui expliqua qu'ils auraient du temps pour parler des suites. Thomas entendit les mots rendez-vous, suivi, retour, sécurité. Il les nota sur une feuille qu'on lui avait donnée, puis fut incapable de relire son écriture. Il demanda s'il avait raté quelque chose. La médecin lui répondit qu'un parent pouvait être présent, attentif, aimant et ne pas disposer pour autant des informations qui permettraient de prévoir une crise.

Le soir où il rentra seul pour la première fois, la maison lui parut déplacée. La tasse de Lou était près de l'évier. Un sweat pendait sur une chaise. Dans sa chambre, le carnet de dessin dépassait du sac. Thomas entra pour prendre des vêtements. Il posa la main sur le carnet, puis la retira. Il choisit deux tee-shirts, un pantalon qu'elle ne mettait presque jamais et son chargeur de téléphone. À l'hôpital, Lou lui dit que le pantalon était horrible.

— J'ai pris le premier.

— Ça se voit.

Thomas rit trop fort. Lou aussi, une seconde. Il dut regarder par la fenêtre jusqu'à ce que ça passe.

Chapitre 14

Lou était couchée sur le côté, tournée vers la fenêtre.

Thomas avait préparé plusieurs phrases dans le couloir. Aucune ne passa la porte.

— Salut, dit-elle.

Sa voix était normale.

Il s'assit.

— Salut.

Lou baissa les yeux.

— Je suis désolée.

— Non.

— Si.

— Non.

Thomas posa sa main sur le bord du lit, assez près pour qu'elle puisse la prendre si elle en avait envie. Lou ne bougea pas.

Plus tard, elle demanda son téléphone. Thomas hésita avant de le lui donner.

— Tu veux pas ?

— Je sais pas. Je voulais juste savoir si c'était une bonne idée.

Il le posa près d'elle.

Une médecin leur parla longuement. Depuis quand Lou se sentait-elle ainsi ? Elle ne savait pas. Était-ce tous les jours ? Non. Le lycée ? Peut-être. Quelqu'un ? Non. Son corps ? Lou haussa les épaules.

Thomas cherchait une cause unique pendant que la médecin semblait précisément ne pas en chercher.

— Est-ce que vous avez remarqué un changement récent ?

— Elle dormait moins.

— Autre chose ?

Thomas chercha.

Il ne trouva rien qui ne puisse être immédiatement contredit par un souvenir : Lou avait ri, dessiné, voulu retourner à l'atelier, mangé avec lui, envoyé ses notes.

— Je sais pas.

La honte accompagna la réponse.

La médecin ne parut pas surprise.

Quelques jours plus tard, Inès vint voir Lou. En sortant, elle montra à Thomas le dessin du train.

Il lut :

Parfois j'aimerais juste voir combien de temps il faudrait avant qu'on remarque que je suis plus là.

Puis :

toujours là du coup ?

et la réponse :

malheureusement

Inès avait les yeux rouges.

— C'était une blague. Enfin… je pensais.

Thomas lui rendit le téléphone.

— Tu lui as demandé. Elle t'a répondu.

La phrase lui resta.

Il avait fait exactement la même chose.

Avec l'accord de Lou, ils regardèrent plus tard l'historique accessible dans CENT. Thomas s'attendait à trouver une succession évidente.

Il trouva des chiens, des dessins, des chansons, des vêtements, des plaisanteries, du sommeil, du corps, de la solitude, puis encore des chiens.

— Tu vois ? dit Lou.

Thomas arrêta de faire défiler.

Il n'y avait rien qu'il aurait su montrer à un autre parent en disant : voilà.

Ce qu'il cherchait n'était peut-être pas un contenu.

C'était la différence entre une période et une autre.

Les jours suivants ne transformèrent pas Thomas en enquêteur méthodique. Il oubliait des choses simples, commençait une recherche et se retrouvait dix minutes plus tard à lire un article sans rapport. Il fit brûler du riz. Il appela Inès « Maëlle » lorsqu'elle vint déposer des cours. Il dormit une nuit entière puis presque pas la suivante.

Lou supportait mal qu'on lui demande comment elle allait. Elle supportait encore moins qu'on ne lui demande rien. Thomas apprit lentement qu'il n'existait pas de formulation qui évite cette contradiction. Certains matins, elle répondait. D'autres, elle disait seulement qu'elle avait faim.

Ils parlèrent de CENT un dimanche parce qu'une notification apparut pendant qu'ils regardaient une émission. Thomas demanda s'il pouvait poser une question. Lou répondit : « Tu vas la poser quand même. » Il lui demanda si elle se souvenait d'un changement dans son Fil avant l'hôpital.

— Non.

— Rien ?

— Papa, je regardais pas mon téléphone en me disant : tiens, mon algorithme est plus dépressif aujourd'hui.

Thomas eut honte de la question.

— Je sais.

— Non, justement.

Elle se leva pour chercher de l'eau, puis revint.

— Je dis pas que ça a rien fait. J'en sais rien.

C'est cette dernière phrase qui poussa Thomas à demander les données plutôt qu'à continuer d'interroger Lou. Elle accepta à condition qu'ils regardent ensemble la première fois. Le téléchargement prit plusieurs heures. Thomas imaginait encore, malgré tout, un document lisible. Il obtint des dossiers, des fichiers structurés, des codes et des listes de gestes minuscules.

Lou s'assit à côté de lui devant l'ordinateur. Ils retrouvèrent des vidéos dont elle n'avait aucun souvenir et d'autres qu'elle reconnut immédiatement. Thomas demanda ce que signifiait une série d'identifiants. Lou répondit qu'elle n'en savait évidemment rien. Ils rirent brièvement de l'idée que cette masse de données était censée être « leurs » informations alors qu'aucun des deux ne pouvait la lire.

Le dessin du train apparut plus tard. La publication portait un code absent de la plupart des autres. Thomas le nota. Lou lui demanda s'il comptait écrire à CENT.

— Je voudrais comprendre.

— Tu vas leur demander pourquoi ils m'ont pas sauvée ?

Thomas resta silencieux.

— Je sais pas ce que je vais demander.

— Parce que c'est pas pareil.

— Je sais.

Lou referma l'ordinateur.

— Tu dis beaucoup ça en ce moment.

Il ne répondit pas.

Lorsque CENT proposa finalement une visioconférence, Thomas prépara une feuille entière de questions. Il les réécrivit la veille, puis encore le matin. Lou ne voulut pas participer directement. Elle donna son accord pour les éléments nécessaires et resta dans sa chambre pendant l'appel.

Thomas reconnut immédiatement la manière dont les interlocuteurs choisissaient leurs mots. Il la connaissait du travail : lorsqu'une situation pouvait devenir grave, chacun ralentissait et définissait précisément ce qu'il pouvait affirmer. Au début, cela l'énerva. Puis il comprit que lui aussi utilisait des mots imprécis.

— Vous dites « variation ». Moi je vous demande si vous aviez vu qu'elle allait mal.
— Non.
— Mais vous aviez vu quelque chose.
— Oui. Une modification de certains comportements sur la plateforme.
— La nuit ?
— Entre autres.
— Et ça ne voulait rien dire ?
— Ça pouvait avoir de nombreuses explications.

Thomas regarda sa feuille. Il avait écrit : SOMMEIL ? CORPS ? PUBLICATION TRAIN ? POURQUOI PAS ALERTE ? Chaque ligne semblait supposer que les données contenaient déjà une réponse.

On lui expliqua alors que la publication du train et la trajectoire comportementale provenaient de systèmes différents. Le premier avait évalué le risque d'exposition du contenu pour certaines audiences. Le second testait si l'usage d'un compte s'écartait de son propre historique. Aucun n'avait conclu que Lou était en danger.

Thomas comprit la distinction. C'était pire que s'il ne l'avait pas comprise.

— Depuis quand vous saviez ? demanda-t-il finalement.

Après la réponse, il resta longtemps sans parler. Il imagina un appel reçu deux mois auparavant : Bonjour, nous sommes CENT. Nous avons remarqué que votre fille utilise notre application différemment la nuit. Il se vit demander qui avait autorisé cette surveillance, quelles données étaient utilisées, pourquoi une entreprise connaissait les habitudes nocturnes d'une adolescente mieux que son père.

Il regarda la feuille et raya POURQUOI PAS ALERTE ? sans parvenir à décider si la question était devenue mauvaise ou seulement plus difficile.

Lorsque l'appel se termina, Lou descendit quelques minutes plus tard.

— Alors ?

Thomas referma l'ordinateur.

— Ils avaient vu des changements.

— Et ?

— Ils savaient pas ce que ça voulait dire.

Lou prit une pomme dans la corbeille.

— Toi non plus.

Thomas acquiesça.

— Non.

Cette fois, il n'essaya pas d'ajouter quelque chose.

Chapitre 15

Lou était rentrée depuis quatre jours lorsque Thomas proposa de demander les données du compte CENT.

— Tu cherches toujours, dit-elle.

— Oui.

— Et si tu trouves rien ?

— Alors j'aurai rien trouvé.

Elle accepta finalement.

Le fichier arriva deux jours plus tard. Ils l'ouvrirent ensemble. Il contenait des tableaux, des identifiants, des dates et des listes beaucoup plus longues qu'ils ne l'avaient imaginé.

Le dessin du train portait un code qu'ils ne comprirent pas.

Thomas ne l'ouvrit pas seul après le départ de Lou. Il chercha plutôt dans les pages d'aide de CENT et trouva un formulaire

permettant de demander des précisions sur une décision de distribution.

Il écrivit que sa fille, mineure, avait récemment été hospitalisée après une crise grave.

Je ne demande pas pourquoi vous ne l'avez pas supprimée. Je veux savoir ce que votre système avait détecté.

La demande remonta jusqu'à Élodie.

La publication avait été maintenue, mais sa diffusion limitée auprès de certaines audiences protégées.

Puis un identifiant apparut dans les systèmes autorisés à être consultés pour le dossier :

R-42.

Claire imposa des limites strictes avant toute analyse. Pas de messages, pas de brouillons, pas de contenu détaillé. Seulement la trajectoire expérimentale déjà calculée et la question de savoir si elle avait produit un signal pertinent.

Julien reconnut la courbe.

C'était celle qu'ils avaient regardée des semaines auparavant.

Avec le seuil prudent, le compte n'avait jamais été retenu. Avec un seuil bas, il aurait été signalé au milieu d'une population immense.

Quelques semaines avant l'hospitalisation, pourtant, le comportement s'écartait déjà de sa référence.

— On savait quoi ? demanda Julien.

— Rien sur son état, répondit Sonia. On savait que son usage changeait.

Thomas reçut d'abord une réponse sur la publication. CENT expliquait avoir identifié des éléments suffisamment ambigus pour limiter sa recommandation auprès de certaines audiences vulnérables.

Il répondit :

Si votre système avait suffisamment de raisons de penser que ce message pouvait être mauvais pour des adolescents vulnérables, pourquoi n'a-t-il rien fait pour l'adolescente de quinze ans qui l'avait écrit ?

Après plusieurs échanges et avec l'accord de Lou, une visioconférence fut organisée.

On lui expliqua les limites des données, l'absence de diagnostic et les nombreuses causes possibles d'une variation d'usage.

Thomas écouta.

Puis il posa sa question.

— Est-ce que vous aviez détecté un changement ?

— Certains systèmes expérimentaux avaient identifié des variations.

— Avant ?

— Oui.

— Combien de temps avant ?

La réponse fut approximative.

Plusieurs semaines.

Thomas pensa aux lasagnes, au bocal en verre, au treize en sciences.

— Depuis quand vous saviez ?

— Nous ne savions pas.

Thomas releva les yeux.

— Votre système avait vu que son comportement changeait.

— Oui.

— Vous aviez limité une de ses publications.

— Oui.

— Et vous ne saviez rien ?

— Nous savions ces deux choses. Nous ne savions pas ce qu'elles signifiaient pour votre fille.

La réponse était précise.

Thomas ne pouvait pas la corriger.

— J'aurais voulu que vous m'appeliez.

Il entendit sa propre phrase.

Puis il pensa au carnet qu'il avait refusé de lire et au téléphone qu'il avait rendu à Lou.

— Mais si CENT m'avait appelé deux mois plus tôt pour me dire que vous surveilliez assez précisément ma fille pour savoir que ses nuits ne ressemblaient plus à ses nuits… j'aurais probablement demandé de quel droit vous saviez ça.

Personne ne répondit.

Thomas raya la question suivante sur la feuille devant lui.

Chapitre 16

R-42 devint un pilote de protection.

Le changement de nom irrita Sonia davantage qu'elle ne l'aurait cru.

— On protège quoi exactement ?

La réponse resta prudente : pas un état psychologique, pas une personne « anormale ». Le système devait seulement repérer certaines variations importantes par rapport à l'usage antérieur et modifier légèrement le Fil lorsque plusieurs signaux concordaient.

Claire exigea une phrase dans le document :

Le score de variation ne constitue pas une évaluation de l'état psychologique de l'utilisateur.

Le pilote ne contacterait ni parents ni services extérieurs. Il ne lirait pas les messages ou les brouillons. Au premier niveau, il diversifierait seulement les recommandations. Plus tard, une friction visible ou des ressources pourraient apparaître.

— Ça paraît peu, dit Élodie.

— C'est peu, répondit Julien.

Les premières semaines produisirent surtout du bruit : vacances, examens, sortie d'un album, mise à jour d'un jeu, changement d'heure. Ils corrigèrent ce qu'ils pouvaient.

Parfois la diversification semblait casser une concentration. Parfois l'utilisateur recherchait lui-même les contenus espacés.

Sonia montra deux trajectoires presque identiques qui divergeaient après la même intervention.

— La première va mieux ? demanda Julien.

— Le Fil s'élargit. C'est tout ce qu'on sait.

Chez les Delmas, Lou avait supprimé CENT après l'hôpital.

Elle le réinstalla plusieurs semaines plus tard parce qu'Inès et Maëlle continuaient à lui envoyer des liens qu'elle ouvrait mal dans le navigateur.

Dans les paramètres, une nouvelle rubrique apparut :

Ajustements de bien-être

CENT expliquait pouvoir diversifier temporairement le Fil lorsque l'usage d'un compte changeait fortement.

Lou descendit dans la cuisine avec son téléphone.

— Tu savais ?

Thomas lut.

— J'avais vu qu'ils testaient quelque chose.

— Ils regardent si je change.

— CENT regarde déjà comment tu utilises l'application.

Lou leva les yeux.

— Arrête de dire ça. C'est pas pareil.

Thomas se tut.

— Je veux pas qu'ils fassent ça.

La peur revint chez Thomas avant qu'il ait le temps de choisir ses mots.

— Moi, si.

Lou resta immobile.

— C'est mon compte.

— Tu as quinze ans.

— C'est mon téléphone.

— Je sais.

— C'est ma vie.

Thomas inspira.

— Je sais.

— Non.

Elle remonta.

La porte de sa chambre se ferma normalement.

Thomas resta dans la cuisine, devant une conversation qu'il aurait voulu recommencer sans savoir quelle phrase changer.

Chapitre 17

En juin, CENT demanda à Zoé si elle avait besoin d'aide.

Elle montra le message à Lou pendant l'atelier.

Zoé travaillait depuis plusieurs jours sur les représentations de la mort dans l'art contemporain. Ses recherches avaient suffi à produire une variation nette.

— Ils pensent que je vais me tuer parce que je fais mes devoirs.

— Ils disent pas ça.

— C'est exactement ce qu'ils disent sans le dire.

Son Fil s'était rempli de paysages, de musique et de poterie.

— Fais de la poterie, proposa Lou.

Zoé lui donna un coup de coude.

Le pilote accumulait ce genre de cas.

Julien et Sonia en examinèrent plusieurs. Certains faux positifs étaient faciles à expliquer après coup : recherche scolaire, voyage, nouvel intérêt, période d'examens.

Les faux négatifs étaient plus inquiétants.

Un compte mineur avait conservé des horaires stables, des catégories habituelles et une durée d'utilisation presque normale. R-42 n'avait rien vu. Un autre processus de sécurité avait pourtant conduit plus tard à une intervention humaine.

À la fin de la réunion, ils choisirent de maintenir le pilote sans l'étendre.

Chez Lou, les ajustements se déclenchèrent un après-midi.

Elle venait d'installer dans sa chambre un chevalet d'occasion réparé avec Thomas. Son téléphone afficha :

Votre Fil a été temporairement diversifié afin de vous proposer une plus grande variété de contenus.

Lou ouvrit CENT.

Le Fil lui proposa une recette, du basket, un morceau de piano, puis un chien couché sur un aspirateur robot.

Elle ne savait pas ce que CENT avait vu ni ce qu'il avait cru voir.

Le soir, elle le dit à Thomas.

— Ils ont diversifié aujourd'hui.

Il retint une première question, puis demanda :

— Tu sais pourquoi ?

— Non.

Silence.

— Tu peux demander, dit Lou.

— Ça va ?

Thomas regretta presque aussitôt.

Lou soupira.

— Oui.

Il la regarda.

— D'accord.

Lou prit du pain.

— Mais ça me fait chier qu'eux décident de vérifier.

— Je comprends.

— Non. Tu préfères qu'ils le fassent.

— Oui.

Lou leva les yeux.

— Et je comprends quand même.

Ils finirent de manger.

Plus tard, CENT ne demanda pas à Lou si elle allait bien.

Elle en fut soulagée.

Et, contre toute logique, légèrement vexée.

Chapitre 18

En septembre, le chevalet ne penchait plus.

Lou avait remplacé elle-même la pièce fendue. Elle avait laissé la tache de peinture bleue sur le pied gauche.

L'atelier avait repris. Rémi leur avait demandé d'apporter un objet de chez eux. Lou choisit le porte-clés en forme de clé offert par Camille.

— C'est petit, constata Rémi.

— C'est un objet.

Lou passa une heure à le dessiner beaucoup trop grand.

Camille voulut acheter le dessin.

— C'est moi qui t'ai donné la clé.

— Justement.

— Voleuse.

Lou publia la photographie sur CENT.

Elle utilisait toujours l'application. Certains jours beaucoup, d'autres presque pas. Les ajustements de bien-être s'étaient déclenchés deux fois pendant l'été. Une fois après plusieurs soirées consacrées à une chanteuse qu'elle venait de découvrir.

Elle avait envoyé une capture à Inès :

cent pense que ma santé mentale c cette meuf

Inès avait répondu :

ils ont raison elle est nulle

L'autre fois, Lou n'avait pas compris.

Elle avait cherché une raison quelques minutes avant d'abandonner.

Ce mercredi-là, elle rentra du lycée vers dix-sept heures. Thomas était déjà dans la cuisine et regardait des annonces de maisons sans intention de déménager.

— Pourquoi tu regardes ça ?

— Comme ça.

— C’est bizarre.

— Les gens regardent bien des vidéos de chiens sans vouloir acheter un chien.

— C’est différent.

— Pourquoi ?

Lou prit une part de gâteau.

— Les chiens sont mieux.

Elle monta.

Son téléphone vibra. Maëlle demandait qui venait samedi. Lou répondit, puis ouvrit CENT.

Un extrait de concert passa presque aussitôt. Lou s’arrêta quelques secondes sur une fille qui restaurait une table, ignora une série qu’elle ne connaissait pas, puis sourit devant un homme qui essayait de faire entrer un canapé dans un ascenseur.

La vidéo suivante montrait un petit chien blanc devant une chaise de cuisine. Quelqu’un l’encourageait hors champ.

Le chien recula.

Il prit son élan.

Ses pattes avant touchèrent le bord du siège et glissèrent. L’animal disparut sous la table.

Lou éclata de rire.

Pas un sourire. Un vrai rire, assez fort pour que Thomas crie depuis le rez-de-chaussée :

— Quoi ?

— Rien !

Le chien réapparut à l’écran.

Lou remit la vidéo au début.

Revisionnage : 1.

APRÈS DIGITAL OPIUM

Ce qui est fiction. Ce qui existe déjà.

Lou Delmas, Thomas, Julien Morel, CENT et le projet R-42 sont fictifs. Digital Opium n'est pas le récit d'un cas réel ni la description cachée d'une plateforme existante. La novella part cependant d'une question bien réelle : que se passe-t-il lorsqu'un système de recommandation apprend assez de nos comportements pour retenir notre attention, alors que les mêmes signaux peuvent parfois coïncider avec une période de vulnérabilité ?

Ce que l'on sait

Les fils personnalisés apprennent à partir de signaux comportementaux. Les systèmes de recommandation personnalisent ce qui est montré en fonction de nombreux signaux d'usage. Digital Opium extrapole cette logique vers une mesure individuelle de changement comportemental ; R-42, tel qu'il apparaît dans le récit, est fictif.

Des spirales de contenus nocifs ont été observées. Dans une recherche publiée en 2023, Amnesty International a montré que des comptes de recherche imitant de jeunes utilisateurs et manifestant un intérêt pour la santé mentale pouvaient être rapidement entraînés vers des contenus liés à la dépression, à l'automutilation ou au suicide. Cette étude ne signifie pas que tous les adolescents suivent la même trajectoire, ni qu'un algorithme connaît l'état psychologique d'une personne.

La conception même des plateformes fait désormais l'objet d'un contrôle réglementaire. Le 6 février 2026, la Commission européenne a conclu à titre préliminaire que la conception addictive de TikTok contrevenait au Digital Services Act. Elle a notamment cité le défilement infini, la lecture automatique, les notifications et le système de recommandation hautement personnalisé, ainsi que des indicateurs comme l'usage nocturne des mineurs. Il s'agit de conclusions préliminaires, pas d'une décision définitive.

Protéger un mineur implique aussi de protéger ses données et son autonomie. La CNIL rappelle que les services destinés aux mineurs doivent respecter les principes du RGPD, notamment la minimisation des données, une finalité déterminée, une durée limitée, la sécurité et une information compréhensible. C'est le paradoxe central de Digital Opium : une protection plus individualisée peut exiger davantage d'observation.

Ce que Digital Opium invente

CENT n'existe pas. R-42 n'existe pas. Le mécanisme précis par lequel la plateforme du récit compare le comportement récent d'une adolescente à son propre comportement habituel est une extrapolation narrative. Le roman ne prétend pas qu'une plateforme actuelle puisse diagnostiquer une dépression, prévoir une tentative de suicide ou déduire avec certitude l'état mental d'un utilisateur à partir de son fil. C'est précisément l'incertitude qui constitue le problème moral du récit.

La question laissée ouverte

Si une plateforme détecte assez finement nos vulnérabilités pour modifier ce qu'elle nous montre, jusqu'où doit-elle utiliser cette connaissance pour nous protéger ?

Alerter trop tôt peut transformer une corrélation en diagnostic, multiplier les faux positifs et porter atteinte à la vie privée. Ne rien faire peut laisser fonctionner un système dont les risques sont connus. Entre les deux se trouvent des choix de conception : diversifier un fil, ralentir certaines chaînes de recommandation, introduire de la friction, proposer de l'aide, limiter la diffusion de certains contenus ou permettre à l'utilisateur de reprendre davantage de contrôle. Aucun de ces choix ne supprime entièrement le conflit entre intimité, protection et modèle économique.

Si ce récit vous ressemble

Un fil algorithmique n’est pas un diagnostic. Si certains contenus vous enferment dans une boucle qui vous fait du mal, vous pouvez interrompre la session, masquer ou signaler les contenus concernés, utiliser les réglages de temps d’écran et de recommandation disponibles, et surtout en parler à une personne de confiance. Si vous êtes en détresse ou avez des pensées suicidaires, une aide humaine immédiate est préférable à toute interprétation d’un algorithme.

France : 3114 — Numéro national de prévention du suicide, gratuit, 24 h/24 et 7 j/7.

Suisse : 147 — Aide gratuite et confidentielle pour les jeunes, par téléphone et via les canaux proposés par 147.ch.

Sources et repères

Amnesty International, « Poussé·e·s vers les ténèbres. Comment le fil “Pour toi” de TikTok encourage l’automutilation et les idées suicidaires », 7 novembre 2023.

Commission européenne, « La Commission conclut à titre préliminaire que la conception addictive de TikTok est contraire à la législation sur les services numériques », 6 février 2026.

CNIL, « Recommandation 1 : encadrer la capacité d’agir des mineurs en ligne ».

3114, Numéro national de prévention du suicide — site officiel.

147.ch, « Que fait le 147.ch » — service suisse d’aide aux jeunes.

DIGITAL OPIUM
Nils Marange
La Bibliothèque du Futur — 2026